Hdidwan, Loundja
et les autres

Kamel Bouabdellah

Hdidwan, Loundja et les autres

Contes

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08612-5

Avant-propos

La disparition des générations de nos parents et grands-parents, qui nous égayaient de leurs fantastiques récits, et les mutations sociales profondes apportées par la démocratisation des moyens de communication modernes précipitent l'évanescence de notre oralité, foncièrement fragile. En effet, très présents dans nos veillées familiales d'autrefois, où ils constituaient souvent le seul motif de nos réunions nocturnes, nos contes et légendes sont traités aujourd'hui en parent pauvre. Et devant notre impuissance à développer des mécanismes fiables pour le préserver, ce legs, d'une grande valeur sociale et culturelle, continue de s'effacer de la mémoire collective, à telle enseigne que des vocables comme « Hdidwan, Loundja » et jusqu'à la formule introductive de nos contes populaires « *hadjitek* », familiers à tous il y a tout juste quelques décennies, sont devenus des mots vides de toute signification pour les générations montantes. Et c'est ce navrant constat qui m'a inspiré l'idée de réunir dans ce recueil quelques-uns des récits que racontait ma feue mère pour les soustraire à l'oubli et les faire revivre pour le plaisir des amateurs des histoires fantastiques et des nostalgiques de l'instructive et humble vie de nos aïeux.

Kamel Bouabdellah

Hdidwan et l'Ogresse El Ghoula

Autrefois, dans un pays lointain, vivaient sept frères avec leur père. Il n'y avait pas d'autres habitants qu'eux dans toute la région ; aussi s'ennuyaient-ils du matin au soir. Tout leur était devenu monotone : les jeux, les travaux de champs, les jours, les saisons et jusqu'au coucher du soleil, et ils éprouvaient l'ardent désir de changer l'air et voir le monde. Et un jour, ils convainquirent leur père de les accompagner dans une randonnée pédestre à travers le pays et ils partirent.

Mais l'ogresse El Ghoula les vit et elle se mit sur leurs pas.

Après plusieurs jours de marche à travers monts et vallées, l'un des sept frères se fatigua. Il s'arrêta en chemin et se plaignit :

– Ô papa ! Cette marche me fatigue.

– Que veux-tu que je te fasse, mon fils ? répondit le père

– Fais-moi une maisonnette toute en pierre, proposa l'enfant

Son père lui édifia un logis en pierres et poursuivit son périple avec ses autres enfants. Peu après, l'ogresse arriva là, elle fit irruption dans la précaire habitation et dévora l'enfant.

Des jours plus tard, alors que les randonneurs erraient par le lointain pays du Sahara, un deuxième garçon se mit à se plaindre de la fatigue.

– Mon père, dit-il, mes jambes ne me portent plus.

– Comment veux-tu que je t'aide, mon fils ?

– Fais-moi une maisonnette toute en sable.

Le père lui construisit un abri de sable et continua son voyage. L'enfant fut dévoré par El Ghoula après le départ des membres de sa famille.

Ce fut ainsi que l'ogresse, qui les suivait partout où ils allaient, put manger six garçons. Le dernier, un enfant rusé et espiègle du nom de Hdidwan, tenait bon. Il poursuivait sa randonnée aux côtés de son père avec beaucoup de ténacité. Mais malgré sa force musculaire de jeune campagnard rodé aux courses à travers champs, il commençait à ressentir la fatigue dans les jambes. Et un jour, n'en pouvant plus, il s'immobilisa sur le sentier et dit :

– Que c'est agréable d'être à tes côtés, papa ! Mais je crois que la fatigue va nous séparer ; je n'en peux plus, je suis à bout.

Le père contempla son ultime enfant avec une expression d'amour et de regret dans les yeux et dit :

– Tes frères m'ont quitté les uns après les autres, et voilà que ton tour de te séparer de moi arrive… Quel type de maison veux-tu que je te construise, mon enfant ?

– Fais-moi une maison toute en fer, papa.

Le père se mit à l'œuvre, il édifia une solide habitation, en métal de fond en comble.

– Fais attention à toi, Hdidwan ! On se reverra peut être un jour, dit le père en guise d'adieu

– On se reverra, papa, si Dieu nous prête vie, répliqua l'enfant en embrassant tendrement son géniteur.

Sur ce, le père s'éloigna ; Hdidwan s'enferma à double tour dans sa maison de fer.

Peu après, l'ogresse débarqua sur les lieux. Elle se prit à la bâtisse, cherchant à en défoncer la porte pour l'ouvrir et manger Hdidwan. Mais ses crocs, très développés pourtant, butèrent sur le métal. Elle revint à la charge maintes et maintes fois, en vain. Alors, elle résolut de camper tout près de là ; elle se fit un abri dans le voisinage et se mit à attendre que l'enfant s'aventurât à l'extérieur. Mais plusieurs jours passèrent sans que celui-ci se montrât.

S'impatientant, elle essaya alors de provoquer sa sortie :

– Hdidwan ! appela-t-elle, viens que je te montre la fontaine de mes oncles. Apporte ta jarre que je te la remplisse d'eau de table. Il n'y a pas une source d'eau plus fraîche ni plus limpide dans tout le Sahara.

– Ma cruche, je suis en train de la façonner encore. Vas-y toute seule, je te rejoindrai dès que j'en aurai terminé le façonnage et la cuisson.

L'ogresse partie, Hdidwan bondit à l'extérieur, une cruche à la main. Il se rendit à la fontaine par un chemin plus court que celui pris par El Ghoula. Arrivé le premier à la source, il remplit sa cruche d'eau claire, puis il troubla la fontaine, y déposa une masse d'excréments et se dépêcha de rentrer chez lui.

De retour de la fontaine, l'ogresse lança à l'adresse de l'enfant enfermé dans sa maison de fer.

– Tu as manqué de te désaltérer d'eau fraîche et de t'en approvisionner pour la journée. Moi, j'ai été à la fontaine de mes oncles, je me suis rafraîchie et j'ai même trouvé une boule de beurre surnageant à la surface de l'eau. Que c'était délicieux !

– Idiote, c'était une boule d'excrément pas de beurre.

– Salaud ! Tu t'es joué de moi avant que je ne puisse me jouer de toi !

Quelques jours plus tard, elle héla de nouveau Hdidwan et lui dit :

– Allons cueillir des figues dans le verger de mes oncles. Apporte ta corbeille d'osier et viens.

– Ma corbeille d'osier, je la tresse encore ; vas-y toute seule, je te rejoindrai.

Après le départ de l'ogresse, Hdidwan se rendit au verger par un raccourci et réussit à la devancer sur le plus beau figuier du jardin. Il remplit sa corbeille des meilleurs fruits et resta ratatiné entre les larges feuilles du houppier. Quand l'ogresse arriva sous l'arbre, il se mit à arracher les figues les plus pourries et véreux ;

puis il s'en torchait le cul et les lui lançait tout malodorantes. El Ghoula les glanait joyeusement et les avalait gloutonnement en criant, avec des éclats de joie :

– Lance et lance encore, bel oisillon, je ramasse.

Quand elle se fut bien repue, elle rentra. Elle héla Hdidwan, qui était déjà chez lui, et lui annonça :

– Qu'est-ce que je ne me suis pas amusée, aujourd'hui ! Je suis allée au verger de mes oncles où j'ai trouvé un gentil passereau sur un figuier. Il cueillait des figues tout ruisselantes de miel et me les lançait. J'en ai mangé à satiété ! Tu as manqué l'occasion de te faire une provision de fruits pour l'hiver.

– Idiote, c'était moi qui te les lançais, pas un oiseau. Et les figues, elles n'étaient ni ruisselantes de miel, ni bonnes à manger ; mais pourries et salies d'excrément.

– Espèce de chien, tu m'as encore joué un tour avant que je ne puisse t'avoir !… Si seulement je t'attrapais !

Il l'enragea de la sorte pendant des semaines, inventant à chaque fois un tour plus cruel que le précédent.

Et grisé par ses succès dans les tours d'espièglerie, il poussa son audace plus loin : il osa, un matin, s'introduire dans la maison de l'ogresse pendant son absence ! Il fureta dans tous les coins de la demeure et finit par découvrir un ânon qu'El Ghoula engraissait là pour l'un de ses repas. Hdidwan détacha l'animal, décidant de partir à l'aventure sur son dos. Mais il ne savait pas que l'ogresse s'attendait à ce tour et qu'elle avait enduit le dos et les flancs de la bête d'une substance collante. Aussi, dès qu'il se fut installé sur le jeune baudet, il y resta collé !

– Sois le bienvenu, mon fils Hdidwan ! Je savais que tu viendrais gentiment dans mon giron, lui dit l'ogresse en le surprenant coincé dans sa maison. Et elle le prit sous son aisselle et s'en alla dans la cuisine.

Mais après l'avoir bien examiné, elle le trouva très chétif pour être mangé et elle décida de l'engraisser d'abord. Elle l'enfonça dans

une grande jarre, mit à sa disposition une provision de datte et de lait caillé et s'éloigna après avoir hermétiquement bouché le récipient.

Quelques jours après, elle vint s'enquérir de son état :

– Montre-moi ton bras pour que je puisse voir si tu as grossi, lui demanda-t-elle en soulevant légèrement le couvercle de la jarre.

Hdidwan lui montra un rouleau à aplatir la pâte à galette en disant :

– Voilà mon bras.

Comme la clarté était très faible, elle ne put voir l'objet qu'il lui donnait à observer. Elle se contenta de le tâter à la main.

– Tu es toujours aussi maigre que le premier jour et dur comme un os, lui dit-elle. Et elle referma le récipient et s'éloigna.

La fois suivante, il lui offrit un manche de faucille ; puis elle eut à tâter un manche de pioche un autre jour.

– Ah ! maintenant, tu deviens mangeable quand bien même tu es encore dur, s'écria-t-elle joyeusement en fermant sa main sur le manche de pioche. Et elle s'empressa d'aller chercher sa fille qui était en séjours familial chez sa tante.

– Viens avec moi, ma fille. J'ai capturé le méchant Hdidwan, tu vas nous le cuisiner pour le dîner de ce soir. Il n'y a pas meilleure cuisinière que toi pour ce type de repas.

Elles arrivèrent à la maison en s'esclaffant. L'ogresse tira Hdidwan de sa réserve et le remit à sa fille en disant :

– Cuis-le à la sauce et tâche de bien l'épicer à l'oignon, à l'ail et au piment piquant. J'adore les plats relevés. Quant à moi, je me rends chez tes oncles et ta tante pour les inviter au dîner.

L'ogresse partie, la fille s'empara de Hdidwan. Elle l'étendit à même le sol et se mit à affûter la lame de la hache. Pendant ce temps, elle remarqua qu'il portait de jolis tatouages sur le front et elle s'arrêta net.

– Qu'ils sont jolis, ces tatouages que tu as ! Qui te les a faits ? dit-elle émerveillée.

– Je les ai faits tout seul, répondit Hdidwan.

– Avec quoi ?

– Avec une lame de hache.

– J'ai une hache, veux-tu m'en faire de semblables ?

– Non.

– Non ! Et pourquoi ?

– J'ai peur que tes semblables ne te jalousent après, car tu deviendras plus belle qu'elles.

– Qu'elles me jalousent ! Je m'en moque !

– Alors, fit Hdidwan, volontiers ; viens, pose ta tête sur le pas de la porte.

La jeune ogresse s'exécuta. Hdidwan s'empara de la hache et lui en brisa le crâne.

Cela fait, il découpa le corps de sa victime en gros quartiers, qu'il mit à cuire dans une sauce abondamment épicée d'oignon, d'ail et de piment rouge. Puis, il s'habilla de ses vêtements, porta sa longue chevelure hirsute qu'il avait pris le soin de couper au préalable, colla son œil crevé (la fille de l'ogresse était borgne) sur son œil gauche et il se rangea de côté, en attendant l'arrivée de l'ogresse et de ses invités.

Vers le crépuscule, l'ogresse El Ghoula, sa sœur et ses frères, débarquèrent sur les lieux, dans un bruit de tonnerre.

– Ma fille, tu as fini d'apprêter le repas ? lança la mère de loin.

A quoi Hdidwan répliqua en imitant parfaitement la voix de la fille :

– Oui, maman, tout est prêt.

Les ogres accoururent. Ils s'engouffrèrent dans la maison dans une grande bousculade et se mirent à goinfrer.

L'ogresse invita Hdidwan à participer au festin :

– Ma fille, viens manger un morceau avec nous, dit-elle

– Je mangerai quand ma tante et mes oncles se seront repus, répondit Hdidwan.

Les ogres s'arrachaient violemment les morceaux de chair en grommelant sourdement. Hdidwan riait sous cape de leur voracité. Quand il constata que le repas tirait à sa fin, il dit :

– Maman, je voudrais sortir pour une seconde, j'éprouve le besoin d'uriner.

– Vas-y, ma fille. Tu n'auras rien à craindre, Hdidwan, le fils du chien, est mort maintenant. Et puis, tes oncles, ta tante et moi sommes ici.

Hdidwan se glissa à l'extérieur. Il se défit de son déguisement et courut s'enfermer dans sa maison de fer. Puis, il se mit à crier :

– Mangeuse de sa fille ! Mangeuse de sa fille !

Les ogres se montrèrent aussitôt dehors et voyant les haillons, la chevelure et l'œil crevé abandonnés devant la porte, ils comprirent qu'ils avaient bel et bien mangé l'une des leurs. Ils se mirent à baver et ils se dirigèrent vers la demeure de Hdidwan pour venger leur fille. Mais pendant qu'ils tentaient d'en défoncer la porte métallique, ils furent, subitement, pris par d'atroces douleurs dans le ventre. On dit que la chair des ogres est très toxique.

Ils se mirent à hurler en se tenant le ventre. L'un d'eux cria :

– Ma sœur ! Tu n'as pas une gorgée d'huile d'olive à l'intérieur pour calmer ces douleurs qui me cisaillent les intestins ?

– Si, j'en ai une jarre, fit l'ogresse en se tortillant de douleurs.

Entendant cela, tous les ogres se ruèrent vers la maison de leur sœur en se bousculant, chacun voulant atteindre la jarre d'huile d'olive en premier. Une fois le récipient retrouvé, ils se le disputèrent, se l'arrachèrent avec violence, si bien qu'il leur glissa des mains et se brisa sur le sol, répandant son contenu dans la poussière.

Leur mal redoublait d'intensité à chaque instant qui passait et devint insupportable. Et il ne se passa pas beaucoup de temps qu'ils se mirent à s'écrouler les uns après les autres. Leurs cris retentissants de mastodontes faiblissaient, faiblissaient.